

Jusqu'en 1898, il n'y avait à Bangui, dans quelques cases en torchis, d'aspect plutôt misérable, qu'un administrateur, un médecin, un chef de poste et un magasinier. A deux kilomètres du poste en amont, le personnel de la mission de Saint-Paul, trois hommes. C'était l'ancien Bangui, sévère, mystérieux, sauvage, avec ses rapides grondants, ses noirs rochers, ses arbres géants et ses méchants Bondjos.

Les rapides existent toujours, et toujours ils font entendre leur voix menaçante, comme la voix de la grande mer déchaînée. Les rochers sont là aussi, avec les arbres majestueux dominant le fleuve de leur taille gigantesque. Seuls, les vieux Bondjos incendiaires ont disparu ou à peu près. De l'ancien poste, rien ou presque plus rien ne subsiste.

Une maison en briques, à étage, construite sur le modèle de celle de la mission de la " Sainte-Famille ", sert de palais au gouverneur. Elle n'est, certes, pas luxueuse; elle remplace avantageusement, néanmoins, laasure en torchis que les Bondjos incendièrent, il y a une douzaine d'années. D'autres constructions en briques, nombreuses, confortables, occupées par des fonctionnaires et des commerçants, s'étagent depuis le fleuve jusqu'à la montagne. Des rues spacieuses, inondées aux très hautes eaux, des boulevards et des avenues, traversent en tous sens la nouvelle ville, vivante, remuante et où grouillent des Noirs de tout âge, de tout sexe, de toute langue et de toute condition. Mais, malgré le cadre merveilleux de la jeune capitale de l'Oubanghi-Chari, dont les deux rives montagneuses semblent étrangler dans leurs rochers le fleuve bouillonnant,